ELOHI

Peuples indigènes et environnement

8 | 2015

Exodes, déplacements, déracinements

Les personnages entre dérive et errance dans *Habitante irreal* et *Ithaca road* de Paulo Scott

Cécile Sidery

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elohi/906>

DOI : 10.4000/elohi.906

ISSN : 2268-5243

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

ISBN : 979-10-300-0130-3

ISSN : 2431-8175

Référence électronique

Cécile Sidery, « Les personnages entre dérive et errance dans *Habitante irreal* et *Ithaca road* de Paulo Scott », *ELOHI* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elohi/906> ; DOI : 10.4000/elohi.906

Les personnages entre dérive et errance dans *Habitante irreal* et *Ithaca road* de Paulo Scott

CÉCILE SIDERY

AMERIBER, Université Bordeaux Montaigne

« Não sei lidar com sonhos, moça... Sonho de índio é diferente do sonho de vocês... Não se deve brincar de sonhar, assim como não se deve brincar de prometer. Daqui a uns dias faço dezoito anos, e por mais que leia e me esforce, ainda não consegui entender o mundo onde vocês vivem, ainda não descobri onde está a porta para entrar nele...¹ » (Scott 2011 : 132). Ces mots, chargés de détresse et d'amertume, sont ceux de Maína, héroïne amérindienne du roman *Habitante irreal*. Elle fait alors face à un constat qui semble sans appel : celui de vivre au sein d'un univers composé de deux mondes irrémédiablement séparés, dont l'un ferme ses portes à l'autre. En effet, elle n'a jamais pu atteindre son rêve qui était de rejoindre le monde des autres, des « non-Indiens » (Scott 2011 : 25).

Pourquoi n'a-t-elle jamais compris cet autre monde qui la fascine tant ? Pourquoi son discours révèle-t-il une dichotomie si forte qu'elle l'exclut d'un espace avec lequel elle partage pourtant un même territoire, une même nation, le Brésil ?

Tout d'abord, cette opposition régit la représentation des civilisations amérindienne et européenne depuis les sources de la littérature brésilienne, au XVI^e siècle² : les premiers rapports des voyageurs et des jésuites, entre autres, ont tracé une frontière impérissable entre la barbarie des Indigènes, innocents à catéchiser ou sauvages à éliminer, et la civilisation dont les Européens étaient

1 « Tu vois, je ne suis pas très douée pour les rêves. Les rêves des Indiens sont différents des vôtres... Mieux vaut ne pas se risquer à rêver, tout comme il vaut mieux ne jamais se risquer à promettre. Dans quelques jours j'aurai dix-huit ans, et en dépit de toutes mes lectures et de tous mes efforts, je n'ai toujours pas réussi à comprendre le monde dans lequel vous vivez, je n'ai toujours pas trouvé la porte pour y entrer ». Toutes les traductions sont de l'auteur de l'article.

2 Voir Luzia Aparecida Oliva dos Santos, *Percurso da indianidade na literatura brasileira : matizes da figuração*, São Paulo, UNESP, 2009.

les représentants. Cette vision ethnocentrique se traduit par une attitude de déni envers tout ce qui ne correspond pas aux valeurs des colonisateurs. Les incompréhensions face à un mode de vie différent sont disséminées dans les écrits coloniaux comme par exemple dans les lettres du jésuite Manoel da Nóbrega (1517-1570) : l'Amérindien ne parle pas une langue différente mais est dépourvu de langage tout comme il n'a pas une autre religion mais des idoles³ (Nóbrega 73). Ainsi, le mot « barbare » désigne celui qui est dénué de civilisation. C'est pourquoi nous pouvons dire, en reprenant le terme de Enrique Dussel, que l'Indigène, l'Autre, n'a pas été dé-couvert mais re-couvert, c'est à dire qu'il a été nié dans sa culture et forcé d'en adopter une autre (Dussel 8). Il représente la différence, le simulacre, la copie imparfaite et son monde est un non-monde par rapport à celui des colonisateurs européens.

Plus d'un demi-millénaire plus tard, selon le discours de Maína, le mur invisible mais redoutable qui séparait les deux mondes ne semble pas avoir été aboli. De nombreux auteurs développent une réflexion à ce sujet comme Darcy Ribeiro, qui, par le jeu de l'intertextualité, fonde dans son roman *Utopia selvagem* (Ribeiro 2014) des extraits de la *Carta de Pêro Vaz de Caminha a el-Rei sobre o achamento do Brasil* (Ribeiro 54)⁴ ou y fait d'explicites références au *Sermão do Espírito Santo* du jésuite Antônio Vieira (1608-1697) (Ribeiro 83)⁵. En abolissant la barrière du temps, Darcy Ribeiro met ses lecteurs face à une évidence : le discours sur les Amérindiens, et la façon d'interagir avec eux (il évoque avec insistance la politique paternaliste du Brésil des années 1960 dont la loi considérait les Amérindiens comme des mineurs placés sous tutelle de l'État) n'a pas évolué. Ils sont toujours les sauvages, les barbares face aux civilisés, les membres d'un monde définitivement différent, culturellement mais aussi géographiquement, car la plupart d'entre eux vivent dans des réserves, des lieux délimités par des frontières que la civilisation extérieure n'a pas le droit de franchir au nom de la préservation.⁶

3 « [...] são eles tão brutos que nem vocábulos têm » ; « Têm ídolos, fazem tudo quanto lhes dizem. »

4 « A feição deles é serem pardos, um tanto avermelhados, de bons rostos e bons narizes, bem-feitos. »

5 « [...] o missionário é o jardineiro de um jardim de estátuas de murta ; todo dia cuida de cada planta e figura ; se não cuida bem, entre os cinco dedos nasce um sexto ; até outra perna e cabeça podem brotar, se ele descuida. »

6 Voir, Heloísa Pagliaro, Marta Maria Azevedo, Ricardo Ventura Santos (sous la dir. de), *Demografia dos povos indígenas no Brasil*, Rio de Janeiro, Fiocruz, 2005 ; Darcy Ribeiro, *As Américas e a Civilização - processo de formação e causas do desenvolvimento cultural desigual dos povos americanos*, São Paulo, Companhia do bolso, 2007 ; Darcy Ri-

Ainsi, si le XX^e siècle a ouvert une vaste remise en question de la représentation de l'Amérindien en l'interrogeant à travers le temps, elle se prolonge dans les œuvres contemporaines. Paulo Scott, en 2011, approfondit cette réflexion puisqu'il a choisi de mettre en scène des protagonistes amérindiens ou aborigènes (voir ci-dessous) au cœur de la ville. Il insiste sur le contraste entre leurs modes de vie et le mode de vie urbain, et en transgressant cette limite il fait naître un sentiment d'étrangeté et met en évidence le lien étroit qu'entretiennent territoire et identité.

Dans le roman *Habitante Irreal*, Paulo, Brésilien de la classe moyenne, noue une relation amoureuse avec Maína, jeune Amérindienne qui vit à la périphérie de la ville de Porto Alegre, dans un campement au bord de la route BR-116⁷. La distance qui les sépare semble infranchissable, car Maína voit ses tentatives de s'installer dans la ville échouer tandis que Paulo fait en sorte qu'elle reste à la périphérie en favorisant son installation définitive dans le camp. Après le départ du jeune homme pour l'Europe, afin de l'éloigner de cette relation jugée contre nature par son entourage, et le suicide de Maína, se déploie le parcours de leur fils Donato, adopté par un couple d'universitaires de São Paulo. Celui-ci est alors déchiré par son identité divisée : après avoir nié ses origines amérindiennes, il se trouve face à une difficulté incommensurable lorsqu'il s'agit de renouer avec ce pan de sa personnalité tout en vivant dans la ville de Porto Alegre, comme si ce territoire particulier en empêchait l'éclosion.

Dans *Ithaca Road* (Scott 2013) nous suivons le parcours de Narelle, métisse Maori qui vit entre Londres, New York et Sydney, ville où elle retourne pour aider son frère dans la procédure d'une liquidation judiciaire. Elle fait alors face à un présent écrasant de responsabilités et à un passé traumatisant : elle a été victime de violences policières lors d'une visite à un de ses amis du quartier aborigène (le Quarteirão). Cet événement troublant met le lecteur en présence d'une autre marginalité : contrairement à Maína qui vit en périphérie de la ville, ici le quartier se trouve à l'intérieur de celle-ci. Cet espace délimité est très connoté d'un point de vue identitaire et constitue un monde à l'intérieur d'un autre qui pourtant l'exclut.

Ainsi, nous constatons que ces deux romans figurent un monde amérindien ou aborigène radicalement différents. La séparation entre ces mondes et la « civilisation » est visible car elle est physique, elle se lit dans l'espace. Dans un premier temps, nous étudierons la notion de territoire ainsi que la dimension

beiro, *Os índios e a civilização : a integração das populações indígenas no Brasil moderno*, São Paulo, Companhia das letras, 1996.

7 La BR-116 est la route principale du Brésil, qui va du Ceará, au nord-est, au Rio Grande do Sul, à l'extrême sud. Voir <https://pt.wikipedia.org/wiki/BR-116>, page consultée le 20 août 2016.

identitaire dont il est investi. Nous nous pencherons ensuite sur la façon dont les personnages le vivent et les raisons pour lesquelles le territoire est pour les uns un lieu aussi restreint que tyrannique alors que pour les autres il est sans limites.

La tyrannie du territoire

Les deux romans étudiés se déroulent au Brésil et en Australie, deux terres colonisées par l'Europe. Après leurs découvertes officielles, au XVI^e siècle pour le Brésil, au XVIII^e siècle pour l'Australie, les nouveaux continents ont été cartographiés, des frontières ont été tracées et ces contrées placées respectivement sous domination portugaise et anglaise. Comme le souligne Zygmunt Bauman, il s'agissait alors de rendre le monde « transparent et lisible » pour les pouvoirs administratifs, de « subordonner l'espace social » à la carte validée par l'État, ce qui a eu pour conséquence la « disqualification de tous les autres espaces » (Bauman 52). Ceci a sans doute été le premier acte de déterritorialisation subi par les peuples indigènes. Ensuite, l'exploitation et l'occupation toujours plus intenses par les Européens a eu pour conséquence une déterritorialisation plus concrète sous le sceau de l'expulsion. En effet, « quand la division porte sur la terre elle-même, en vertu d'une organisation administrative, foncière et résidentielle, on ne peut dès lors y voir une promotion de la territorialité, mais tout au contraire l'effet du premier grand mouvement de déterritorialisation sur les communautés primitives. » (Deleuze et Guattari 170-171). Plus récemment au Brésil, la construction de routes, la croissance de l'industrie agro-alimentaire, de l'industrie extractive ou les chantiers hydroélectriques ont causé de nombreux déplacements de communautés entières⁸.

Mais là encore la perte ne se limite pas à la terre mais à toute une dimension symbolico-culturelle, comme le souligne Rogério Haesbaert : « *Território, para o Índio, é ao mesmo tempo um espaço de reprodução física, de subsistência material, e um espaço carregado de referências simbólicas, veículo de manutenção de sua identidade cultural* »⁹ (Haesbaert 67). Ce lien indissociable entre le territoire et le symbole est sans doute la raison pour laquelle il existe un phénomène de reterritorialisation particulier auquel nous assistons dans les romans : il ne s'agit plus

8 Voir Procópio Argemiro, 2000, *L'Amazonie et la mondialisation, essai d'écologie politique*, Paris, L'Harmattan, 272p. ; André, Marc-Henry, *Argentine, Brésil : nouvel eldorado de l'agrobusiness*, Paris, Campagne et Compagnie, 178 p. ; Stührenberg, Michael, Kozyrev, Yuri, (02/2013) « Un barrage appelé Monstre », *Géo*, n° 408, 52-63.

9 « Le territoire, pour l'Indien, est en même temps un espace de reproduction physique, de subsistance matérielle, et un espace chargé de références symboliques qui constituent son identité culturelle. » (trad. pers.)

de s'installer ailleurs, mais de se réapproprier les territoires perdus. Ainsi, Maína vit dans un campement au bord de la route BR-116 : la plupart des Amérindiens qui occupent ce lieu le font dans un souci de récupération spatiale et identitaire comme cela a été le cas de la tribu Mbyá-Guarani en 2007, qui s'est installée sur le kilomètre 512 afin d'occuper à nouveau un ancien village¹⁰. Dans *Ithaca road*, l'épisode traumatisant de Narelle est arrivé dans le quartier aborigène, le *Quarteirão*, quartier qui existe effectivement et qui est nommé en anglais *the Block*, mais qui, contrairement aux camps de la BR-116, n'est pas en périphérie mais bien au cœur de la zone urbaine de Sydney, comme nous l'avons dit.

Cette reterritorialisation spatiale a-t-elle permis de regagner un équilibre identitaire ? Nous allons voir, en étudiant la façon dont les personnages vivent cet espace, que cela n'a pas été le cas. Nous allons donc nous pencher sur leur expérience de ce territoire car, comme le suggère Michel Collot lorsqu'il examine l'étude de Moretti sur les Réalistes, écrivains bien connus pour les descriptions scrupuleuses des villes dans lesquelles évoluent leurs héros, la façon dont les protagonistes la respirent, l'écoutent et la ressentent donne une foule d'informations qu'aucune carte ne peut révéler¹¹. Ainsi, ces expériences, bien que fictionnelles, peuvent, comme le souligne Martine Abdallah-Pretceille, être une source de connaissance de l'Autre : « Le texte littéraire, production de l'imaginaire par excellence, est un genre inépuisable pour la rencontre de l'Autre : rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même. La littérature permet d'étudier l'homme dans sa complexité et sa variabilité. Elle permet d'explorer une pluralité de personnages, de situations. » (Abdallah-Pretceille : 147)

Maína rêve de rejoindre la ville, elle est attirée par ses lumières et par la société de consommation. Pour s'y intégrer elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour apprendre le portugais en ramassant des revues sur le bord de la route. Mais comme ses mots le disent dans la citation de l'introduction, elle n'a jamais pu avoir la vie à laquelle elle aspirait. Par conséquent, elle vit donc ce lieu de la BR-116 comme une prison, un lieu d'insécurité, hanté par la violence et la mort :

Morar à margem da cento e dezesseis, sem a irmã mais velha que sumiu na vida há mais de ano, tentando se alegrar, montando cestos cipó brincando como pode com as duas irmãs menores, deixando que um dia suceda a outro, despercebida (mesmo alvo

10 « Liderados pelo indígena Lorenço Benites, tinham a intenção de reocupar a antiga aldeia da Colônia Maciel, neste município de Pelotas. » (Ministério da Justiça 3)

11 « On ne peut qu'être frappé par l'écart entre l'information offerte par la carte et la richesse du texte qui s'y trouve inséré. Malgré les symboles adoptés pour localiser les "objets de désir" et les "rêveries" des personnages aucun artifice cartographique ne peut montrer le paysage urbain qu'évoque ici Flaubert, pour la bonne raison qu'il n'est pas seulement regardé par son héros, mais respiré, écouté, ressenti. » (Collot 76)

da atenção redobrada de sua velha mãe, por já ter tentado duas vezes o suicídio: a primeira, há pouco mais de dois anos, semana depois que um amigo morador de um acampamento contíguo e do qual tanto gostava foi morto por razão ainda não elucidada numa noite de domingo quando supostamente teria saído pra ver uma partida de futebol entre os times da região, e a segunda, há menos de seis meses, quando teve certeza de não suportar a diferença em relação aos não-índios, de que logo se tornaria uma adulta melancólica como sua mãe.) [Scott 2011: 24-25]¹²

L'unique solution qu'elle entrevoit pour sortir de ce lieu est de permettre à son fils d'être adopté afin qu'il le quitte. Pour cela, elle se suicide.

Dans *Ithaca road*, le *Quarteirão* est décrit comme un quartier aborigène sclérosé par la drogue et divers problèmes sociaux, mais aussi par la répression policière que le compagnon journaliste de Narelle souhaite dévoiler au monde entier alors qu'elle s'intensifie à l'approche des Jeux Olympiques : « *Ele veio cobrir as olimpíadas de Sydney e acabou se interessando pela repressão praticada pelo governo contra as comunidades aborígenes que viviam na parte urbana de Sydney e poderiam comprometer a imagem de paraíso da cidade [...]* »¹³ (Scott 2013 : 103). Narelle, sur les lieux lors d'une descente de police, a été rouée de coups et emmenée hors de la ville par les policiers. Elle décrit la violence de cet épisode, le bruit, les cris, la peur : « *Foi quando arrombaram e entraram na sala de arma em punho, eram três. Comecei a ouvir gritos vindos das outras casas. Um dos três foi até o andar de cima enquanto os demais ficavam com as armas apontadas pra mim e pras crianças.* »¹⁴ (Scott 2013 : 106). C'est uniquement parce que son ami journaliste les a suivis et a pu prendre des photographies de cet enlèvement

12 « Habiter au bord de la route cent seize, sans sa sœur aînée disparue il y a des mois, essayer de se réjouir, tresser des paniers en jouant autant que possible avec ses deux petites sœurs, laisser un jour se substituer à l'autre, invisible (en dépit de l'attention redoublée de sa mère à son égard à cause de ses deux tentatives de suicide : la première, il y a un peu moins de deux ans, une semaine après le meurtre toujours inexplicable de l'ami qu'elle aimait tant du campement voisin un dimanche soir alors qu'il était sorti assister à un match de football entre les équipes régionales, et la seconde, il y a moins de six mois, quand elle a été saisie par la certitude de ne pouvoir supporter la différence entre elle et les non-indiens, et qu'elle était sur le point de devenir une adulte mélancolique comme sa mère. » (trad. pers.)

13 « Il était venu couvrir les Jeux Olympiques de Sydney et a fini par s'intéresser à la répression pratiquée par le gouvernement contre les communautés aborigènes qui vivaient dans la zone urbaine de Sydney et qui pouvaient compromettre l'image paradisiaque de la ville [...] » (trad. pers.)

14 « C'est alors qu'ils ont défoncé la porte et sont entrés dans le salon, arme au poing, ils étaient trois. J'entendais des cris provenant des autres maisons. L'un d'entre eux est monté à l'étage pendant que les deux autres sont restés avec leurs armes pointées sur moi et les enfants. » (trad. pers.)

que davantage de sévices lui ont été épargnés. Entraînée par erreur dans cette triste aventure, elle découvre alors une population méprisée par les autorités, condamnée à se plier aux exigences de l'autre monde qui l'entoure et à faire face à une volonté d'élimination pure et simple de son lieu de vie lorsqu'il est jugé trop marginal, trop différent.

Le *Quarteirão* et les campements de la BR-116 incarnent la fatalité d'un destin dont on ne peut se libérer : en effet, Maína et les Aborigènes vivent leur lieu de vie comme un enfermement. Ils font partie du deuxième monde selon l'expression de Zygmunt Bauman, celui qui n'a pas aboli l'espace, comme le fait Narelle par exemple en voyageant d'un quartier à l'autre, d'un pays à l'autre, communiquant à loisir. Elle peut traverser le monde physiquement et virtuellement en un instant alors que les autres le subissent dans un temps qui semble figé. Les gens de ce monde sont ceux qui doivent « subir passivement tous les bouleversements que connaît la localité dont ils ne peuvent partir, l'espace est bien réel, et les enferme peu à peu. » (Bauman 135). C'est la différence entre la déterritorialisation supérieure et la déterritorialisation inférieure selon la conception de Rogério Haesbaert (Haesbaert 62).

Ainsi, la marginalité du lieu n'est pas tant exprimée par son emplacement que par la façon dont il est vécu par les gens qui y habitent. Mais ce qui se fait jour à travers cet emprisonnement ressenti par les personnages des romans, c'est, bien entendu, l'exclusion sociale.

Sur la route d'Ithaque

Le territoire dans les deux romans est morcelé socialement et identitairement : les espaces amérindiens ou aborigènes et les espaces non-amérindiens ou non-aborigènes sont distincts, à tel point que la transgression des frontières imposées est difficile. Le roman *Ithaca road* a choisi comme titre le nom d'une rue de Sydney qui évoque le parcours long et difficile d'Ulysse, errant à la recherche d'Ithaque. Ce parcours n'est pas sans rappeler ceux de nos personnages, qui errent dans un entre-deux, à la recherche d'un lieu, physique ou psychique, où ils trouveraient l'équilibre.

Donato, par exemple, est porteur de deux identités qui semblent s'être superposées plutôt que mélangées. Dans un premier temps, il fera tout pour oublier la culture léguée par sa mère, voyant dans cet oubli volontaire l'unique moyen de trouver un équilibre. Lors d'une visite au Musée de l'Indien de Rio de Janeiro, il contredit un professeur en visite avec ses élèves qui leur explique que les Amérindiens n'auraient jamais dû être tirés de leur habitat primitif, la forêt : « *Ele diz que ela está enganada, o melhor seria pegar até o último selvagem que se*

pudesse encontrar dentro da floresta e civilizá-lo [...] »¹⁵ (Scott 2011 : 166). Mais Donato prendra plus tard un chemin radicalement opposé en décidant d'explorer cette partie de son héritage : il part à sa rencontre en pratiquant le chant, en arborant masque et totem, liant ainsi intimement identité culturelle et symboles. Ainsi, il décide de se livrer à une performance devant l'hôtel Sheraton de Porto Alegre afin d'attirer l'attention du président de la FUNAI¹⁶ sur les problèmes auxquels les communautés amérindiennes sont confrontées (ici, l'occupation de leurs terres par les *fazendeiros*, grands propriétaires brésiliens). Sa présence dans une telle tenue à l'intérieur de la ville, qui plus est, dans un quartier chic, choque profondément et immédiatement on tente de le repousser, de le faire disparaître : « *Cara, este lugar não é para ti, tem lugares melhores pra tu fazer teu ritual.* »¹⁷ (Scott 2011 : 218). Il n'a pas sa place dans cette zone privilégiée et met à mal « l'exterritorialité sociale de la nouvelle élite supralocale » (Bauman 36), en imposant sa présence dans un territoire qui n'est pas le sien et en ne restant pas dans les limites décidées par le pouvoir ou l'ordre social.

De même, dans *Ithaca road*, en entrant dans le quartier aborigène, Narelle se moque des limites sociales, elle appartient à une classe aisée, mais accompagne son ami dans ce quartier pauvre. Ainsi, l'épisode qu'elle a vécu avec les policiers qui l'ont violemment arrachée de ce lieu semble être une conséquence directe de cette transgression. Cet acte la met en face d'une réalité crue qui la dépasse. Mais contrairement à Donato, le malaise de Narelle ne se trouve pas dans l'hybridité de sa culture, plutôt dans un défaut de racines qui l'attacheraient solidement à la terre. Sa mobilité géographique, entre Océanie, Europe et Amérique a annihilé tout territoire et fait naître chez elle une grande désorientation : « *Trinta anos e sem casa fixa, contando com a paciência das melhores amigas e dos pais, ocupando quartos extras, salas... Auckland, Sydney, Londres, Nova York, os quintos dos infernos [...]* »¹⁸ (Scott 2013:24).

Les personnages principaux se trouvent donc dans des lieux qui dressent autant de frontières qu'ils en abolissent. Les contradictions sont nombreuses et terriblement insurmontables : le territoire, siège de l'identité, emprisonne Maína qui souhaite rejoindre les non-Indiens ainsi que Donato qui ne trouve

15 « Il dit qu'elle se trompe, que la meilleure chose à faire serait de prendre jusqu'au dernier sauvage de la forêt et le civiliser [...] » (trad. pers.)

16 Fundação Nacional do Índio, organisme en charge de l'application de la politique amérindienne au Brésil (voir <http://www.funai.gov.br/>, consulté le 20 août 2016).

17 « Écoute, cet endroit n'est pas pour toi, il y a de meilleurs endroits pour tes rituels. » (trad. pers.)

18 « Trente ans et sans endroit pour vivre, obligée de compter sur la patience des mes meilleures amies et de mes parents, occupant des chambres vides et des salons... Auckland, Sydney, Londres, New York, l'enfer [...] » (trad. pers.)

pas de lieu pour vivre ses deux cultures. D'autre part, l'abolition du territoire ne permet pas non plus à Narelle de trouver son équilibre. Il est donc fluctuant et sur ce sol instable se construisent les identités floues et la désorientation des protagonistes.

Le malaise identitaire de Donato est en effet la conséquence d'un déracinement. Il a été élevé à São Paulo par un universitaire. Il a alors subi un premier phénomène de territorialisation et déterritorialisation. La dépossession de sa culture et l'imposition d'une autre a eu pour conséquence un sentiment d'inaadaptation qui s'exprime particulièrement au travers du langage, porteur des valeurs d'une société spécifique et d'un quotidien qu'il doit reconstruire :

*Condenado a uma seleção absoluta, de vírgulas até, à calibragem do ar dentro dos pulmões, aos estreitamentos tão precocemente habituado à pressa dum vocabulário extenso, porque as raridades estão à mão bem mais do que o palavrório abundante do dia a dia. [...] Quando começou a gaguejar [...] se deu conta que o corriqueiro era seu pior inimigo [...]*¹⁹(Scott 2011 : 161-162).

Son bégaiement est le symptôme de l'impression constante de ne pas être à sa place. Il n'a pourtant pas grandi en marge, il a vécu dans les meilleurs quartiers et fréquenté les meilleures écoles. Mais la prise de conscience de sa double appartenance culturelle, qui arrive au moment où il quitte le campement de sa mère, ajoutée aux efforts faits pour oublier cette partie de son identité, débouchera sur une fracture. Deux personnalités distinctes, Espectro et Sujeito, Indien et non-Indien, naissent et le hantent en de longs monologues et dialogues intérieurs, des voix qu'il ne peut taire. Le premier représente la civilisation oubliée qui le hante, cet autre qui est pourtant lui, alors que le second incarne l'autre civilisation, celle au coeur de laquelle Donato a grandi, le sujet, le « je », celui dans lequel il se reconnaît. Le but d'Espectro est de vaincre Sujeito et ses réticences à laisser sa place à la civilisation amérindienne : « *Espectro estava finalmente entendendo que não havia como prever o que se passava dentro da cabeça daquele sujeito : o Sujeito. Sujeito, ou era um desses perturbados, ou dono duma ingenuidade abismal. Espectro estava determinado a vencê-lo no cansaço* »²⁰ (Scott

19 « Condamné à la sélection absolue, jusqu'à la moindre virgule, au calibrage de l'air dans les poumons, aux rétrécissements si précocement mis en contact avec l'avalanche du vocabulaire trivial, parce que les choses rares sont bien plus faciles à apprivoiser que le tourbillon des mots les plus communs. [...] Quand il a commencé à bégayer [...] il s'est rendu compte que le quotidien était son pire ennemi. » (trad. pers.)

20 « *Espectro commençait à comprendre qu'il était impossible de prévoir ce qui se passait dans la tête de ce type : Sujeito. Ou bien Sujeito était profondément perturbé ou bien il était pourvu d'une incommensurable naïveté. Espectro était déterminé à le vaincre à l'usure.* » (trad. pers.). Note des éditeurs : littéralement, *Espectro* signifie spectre et a les

2011 : 197). Cette fracture disparaîtra le jour où Donato retrouvera un élément manquant de sa construction, une de ses racines, son père.

Narelle, quant à elle, souffre d'une absence de racines qui se traduit par une relative incapacité à nouer des relations sociales. D'ailleurs, elle partage dans le roman une amitié avec Anna, une jeune autiste avec qui elle dira partager de nombreux points communs. « *Anna me fez bem. Temos coisas em comum. Acho que a única grande diferença é que estou mais preocupada em partir, e ela, ao modo dela, em chegar.* »²¹ (Scott 2013 : 85). Tandis que l'une s'efforce de fuir le monde et les hommes, l'autre tente de surmonter ses difficultés afin d'y entrer pour trouver sa place. Cette volonté de se maintenir à distance des autres est née de l'expérience de Narelle à leur contact ; en effet son appartenance maori fait naître chez ses interlocuteurs un certain nombre de préjugés :

*Em alguns casos o fato de Narelle ser neozelandesa mestiça de maori com europeu ajuda, noutros dificulta. Lidar com estranhos foi sua oportunidade pra conhecer melhor as pessoas: já houve quem a expulsasse e quem lhe desse de graça as melhores peças de tecido imagináveis e quem caiu em prantos e quem a acusou de furto e quem tentou beliscá-la e quem tentou beijá-la sem dar justificativa alguma e quem arrumou as malas e pediu pra ir embora com ela.*²²(Scott 2013 : 14)

Nous constatons que le fait d'être métisse provoque une réaction due à ce qui est perçu comme une différence, presque une anormalité : elle provoque des réactions aussi diverses que la peur (elle est parfois expulsée ou accusée de vol) ou, au contraire, une attraction. Dans tous les cas, Narelle reste l'Autre et fait le choix de fuir et de n'être personne plutôt que de continuer à incarner l'Altérité. Le symptôme le plus évident de son malaise est sa maladie, le psoriasis, contre laquelle elle ne peut lutter, fluctuante comme son monde et ne lui laissant aucun repos (« *Você não devia comer esse monte de gordura, Narelle. Não é bom pra sua psoríase...* » (Scott 2012 : 12) ; « [...] ; a psoríase está ali, quieta, ardendo, de

mêmes acceptions (fantôme, etc.) ; de même, *Sujeito* signifie sujet, individu, etc. (Aurelio Buarque de Hollanda Ferreira, *Pequeno Dicionário Brasileiro da Língua Portuguesa*, São Paulo, Companhia Editoria Nacional, 1972)

21 « Ana me fait du bien. Nous avons des choses en commun. Je crois que la seule grande différence est que je préfère fuir le monde alors qu'elle, à sa façon, voudrait y entrer. » (trad. pers.)

22 « Parfois le fait d'être néozélandaise, métisse de maori et d'européen aide Narelle, parfois non. Le contact avec les étrangers a été pour elle l'opportunité de mieux connaître les gens : il y a ceux qui l'ont expulsée, ceux qui lui ont fait don d'inimaginables pièces de tissu, ceux qui se sont effondrés en larmes et ceux qui l'ont accusée de vol, ceux qui l'ont offensée et ceux qui ont tenté de l'embrasser sans aucune raison, et ceux qui ont fait leurs valises pour partir avec elle. » (trad. pers.)

volta» (Scott 2013 : 18) ; « *Você sabe como as crises de psoríase me incomodam...* » (Scott 2013 : 24) ; « [...] (*café não é nada bom quando se está passando por uma crise de psoríase*) [...] » (Scott 2013 : 99)²³

En mettant en scène ces situations de décalage identitaire et social, l'auteur met en valeur la dimension profondément humaine que recouvrent la notion de territoire et son importance dans la construction des personnages. Mais peut-on réellement assigner une culture et un statut social à un territoire ? Car il ne faut pas oublier que délimiter c'est aussi exclure, c'est-à-dire écarter les autres et s'isoler. Ne devrait-on pas plutôt sortir de cette conception limitative du territoire ? Paulo Scott, en mettant en scène Donato, déstabilisé par les deux civilisations qu'il porte en lui, et Narelle, socialement désorientée qui renoue avec le lien social grâce à la jeune autiste Anna, rappelle l'importance de l'Autre, qui est aussi le double. Il est un miroir qui met les personnages face à eux-mêmes, face à leurs constructions les plus inconscientes ; il est l'enjeu de leur territorialisation qui, elle-même, est indispensable à la déterritorialisation, c'est-à-dire, l'affranchissement, même provisoire et relatif, d'une civilisation globalisante qui ne tolère pas la différence. « La conscience de soi prend sa forme dans la tension entre le regard sur soi-même — vision du miroir, incomplète — et le regard d'autrui ou de l'autre que soi-même — vision complémentaire. » (Bernd 19). Ceci rappelle donc le rôle de l'altérité dans la construction de chaque individu et la nécessité de la célébrer.

Conclusion

Paulo Scott, dans *Habitante irreal* et *Ithaca road*, met en scène des contradictions majeures spécifiques au monde contemporain et aux peuples pris en étau entre deux cultures. Ses personnages doivent faire face à une exclusion spatiale, sociale et culturelle qu'ils ne réussissent pas à surmonter. La question de la culture est la plus épineuse. Peut-on être Amérindien, Aborigène, dans une métropole ? Cela semble être un processus difficile, sans doute jonché de compromis, lorsque l'on voit les difficultés que Donato doit surmonter pour retrouver sa pleine identité. Sa culture n'est pas la bienvenue à Porto Alegre, on la trouve étrange parfois, même repoussante (Scott 2011 : 209). La solution pourrait-elle être dans l'oubli d'une partie de soi ? On voit aussi que cela ne fonctionne ni pour Donato qui se retrouve hanté par la civilisation niée, ni pour Narelle, puisque son rapport à autrui lui rappelle constamment son appartenance mao-

23 « Tu ne devrais engloutir toute cette nourriture grasse. Ce n'est pas bon pour ton psoriasis. » ; « le psoriasis est là, silencieux, brûlant, de retour » ; « Tu sais à quel point les crises de psoriasis me mettent mal à l'aise. » ; « (le café n'est pas bon du tout lorsqu'elle traverse une crise de psoriasis) » (trad. pers.)

ri. Dès lors, la solution réside-t-elle dans la récupération de sa culture oubliée et dans la nécessité de délimiter pour cela des espaces, parfois au sein même des villes ? Ceci met aussi en exergue les difficultés que les personnages éprouvent à trouver un équilibre entre leurs deux cultures.

Un rapport paru en 2013, *A cidade como lugar de afirmação dos direitos indígenas*, fait le bilan des différentes initiatives urbaines en faveur des Amérindiens du Brésil. On y trouve l'exemple de Porto Alegre où des *áreas de interesse cultural* (zones d'intérêt culturel) ont été définies, et font l'objet d'un processus de désappropriation pour être ensuite dédiées aux Amérindiens (Ticehurst 14). Dans d'autres villes, ce sont des quartiers qui leur sont exclusivement destinés, et des *aldeias urbanas* (villages urbains) (Ticehurst 18) qui sont construits. Des accès spécifiques à l'éducation et à la santé y sont mis en place. Mais, rassembler les personnes de la même appartenance au même endroit, y mettre en place un fonctionnement différencié, soulève des questions relatives à la stigmatisation, d'une part, et à la ghettoïsation, d'autre part. D'autant qu'il ne faut pas oublier que c'est le même principe de récupération culturelle qui a été à l'origine de la création du *Quarteirão* à Sydney: « [...] Sempre fui fascinada por aquela coisa de ter sido um lugar ocupado por uma tribo aborígine nas primeiras décadas do século [...] e de ser o primeiro lote de propriedade de aborígenes dentro da cidade. »²⁴ déclare Narelle (Scott 2013 : 105). On peut s'interroger sur l'évolution de ce projet qui semble avoir accentué la différence et l'exclusion.

Ces romans nous révèlent que la solution n'existe pas encore. Paulo Scott fait partie de ces écrivains qui font de l'Amérindien le héros de leurs romans ; et en le plaçant dans la ville et en bousculant les normes d'écriture, il contribue à rompre le silence qui règne autour de ces communautés.

Mais nous pouvons constater que dans *Habitante irreal*, Paulo Scott met à mal une autre marge, celle qui concerne le territoire que constitue la page de roman. En effet, nous avons vu précédemment que lorsque Donato décide de renouer avec son identité amérindienne, deux entités spirituelles dialoguent en lui, *Espectro* et *Sujeito*. Or, ces échanges figurent en note de bas de page. Le même phénomène se produit au début du livre lorsque s'exprime Paulo, le père de Donato, et à la fin du livre, lorsqu'une voix anonyme décrit l'épisode qui peut-être est celui qui a donné naissance au roman. Or, la note, selon Gérard Genette, est « [...] un énoncé de longueur variable (un mot suffit) relatif à un segment plus ou moins déterminé du texte, et disposé soit en regard soit en référence à ce segment. Le caractère toujours partiel du texte de référence, et par conséquent le caractère toujours local de l'énoncé porté en note, me semble

24 « J'ai toujours été fascinée par ce lieu qui a été occupé par une tribu aborigène au début du siècle [...] et qui a aussi été celui des premiers propriétaires aborigènes de la ville. » (trad. pers.)

le trait formel le plus distinctif de cet élément de paratexte [...] » (Genette 321). Sa fonction est informative, critique ou elle peut être présente afin de renforcer la fiction²⁵. Mais ici elle ne semble entrer strictement dans aucune des catégories énoncées par Genette : elle incarne plus qu'un texte qui viendrait seulement donner davantage de légitimité à l'œuvre, elle en est une partie. Il s'agit là de ce que Michel Collot appelle la « spatialisation » du texte (Collot 31), l'exploration de ses limites et l'expérience d'une autre forme d'écriture. Cet envahissement soudain qui submerge la page traduit bien l'état d'esprit de Paulo, le père de Donato, que le lecteur découvre alors en plein questionnement existentiel suite à sa désillusion politique qui le contraint à chercher un autre chemin afin de pouvoir se réaliser. Ce décalage correspond également à l'état d'esprit de Donato, partagé, hanté et emporté par sa fracture intérieure. Mais ce mode d'écriture ne fait pas qu'ajouter du relief à la psychologie des personnages, il bouleverse aussi les conceptions admises de ce que doit visuellement être un roman. Cette déconstruction du texte par le texte lui-même, sa « déterritorialisation » puisqu'il quitte son territoire habituel, permet la prise de conscience des contraintes qui régissent l'écriture. Ainsi, Paulo Scott n'engage-t-il pas une double réflexion sur l'espace ? D'une part sur l'espace dédié au texte et sur l'écriture. D'autre part, sur l'espace d'un point de vue plus général, sur la définition de la périphérie et de la marge. Ce recours paratextuel et déstructurant met à mal la norme et pose la question de la difficulté d'être différent dans le monde contemporain qui s'efforce de tout délimiter jusqu'à la fragmentation. En effet, la toute-puissance de la norme a pour conséquence directe la peur de l'autre : « L'Autre est bizarre et différent, mais il est surtout ce qui n'est pas familier, pas facile à comprendre, en partie impénétrable, et imprévisible. » (Bauman 76) Ainsi, pour tenter de répondre aux dilemmes que posent ces romans peut-être faudrait-il bousculer l'ordre établi, tout comme Paulo Scott a bousculé les frontières de la page du roman.

25 Dans le chapitre "Notes", Gérard Genette (320-345), après une définition et un historique de la note, en expose les différentes fonctions. Il distingue, donc, la note originale qui vient apporter une explication à un terme spécifique du texte et qui a une fonction de complément ; les notes ultérieures et tardives qui commentent globalement le texte afin par exemple de prolonger la préface, corriger le texte ou répondre aux critiques ; la note du texte de fiction qui joue un rôle confirmatif par l'adjonction de témoignages et documents ; la note allographe qui est une note éditoriale ; la note actoriale qui a plutôt une fonction métatextuelle et enfin la note fictionnelle qui est une note de l'auteur qui l'écrit sous un autre nom et qui vient se fondre dans la fictionnalité du texte.

Bibliographie

ABDALLAH-PRETCEILLE Martine. La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers. *Synergies*, « Brésil » numéro spécial 2 (2010). 145-155. 174 p.

ANDRÉ Marc-Henry. *Argentine, Brésil : nouvel eldorado de l'agrobusiness*. Paris : Campagne et Compagnie, 2013. 178 p.

BAUMAN Zygmunt. *Le coût humain de la mondialisation*. Paris : Hachette Littératures, 1999. 202 p.

BERND Zilá. *Littérature brésilienne et identité nationale, dispositifs d'exclusion de l'autre*. Paris : L'Harmattan, 1995. 159 p.

CAMINHA PERO VAZ DE. *Carta de Pero Vaz de Caminha a El-Rei sobre o achamento do Brasil*. São Paulo : Martin Claret, 2002. 135 p.

COLLOT Michel. *Pour une géographie littéraire*. Paris : Corti, 2014. 270 p.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix. *L'anti-Oedipe, capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit, 1972. 496p.

DUSSEL Enrique. 1492 *El encubrimiento del Otro*. La Paz: Plural editores, 1994. 186 p.

GENETTE Gérard. *Seuils*. Paris : Seuil, 1987. 389 p.

HAESBAERT Rogério. Concepções de território para entender a desterritorialização. *Território, territórios, ensaios sobre o ordenamento territorial*. Milton Santos *et al.* Rio de Janeiro : Lamparina, 2007. 43-72. 409 p.

Ministério da Justiça-FUNAI. Relatório sobre os indígenas Mbyá-Guarani do Acampamento do Retiro/BR 116 e sobre a Aldeia Guarani da Colônia Maciel, Pelotas-RS (2007). *Antropologiasocial.com*, disponible sur <http://www.antropologiasocial.com.br>, consulté le 20 octobre 2015.

NÓBREGA Manuel da. *Cartas jesuíticas 1*. Belo Horizonte/São Paulo : Itatiaia/Editora da Universidade de São Paulo, 1988. 258 p.

PAGLIARO Heloísa, Azevedo Marta Maria, Santos Ricardo Ventura (sous la dir. de). *Demografia dos povos indígenas no Brasil*, Rio de Janeiro : Fiocruz, 2005. 193 p.

PARADA Renato. Perdidas em algum lugar, quatro perguntas a Paulo Scott. *Instituto Moreira Salles*, publié le 18-06-2013, disponible sur <http://www.blogdoims.com.br/ims/perdidas-em-algum-lugar-quatro-perguntas-a-paulo-scott>, consulté le 20 août 2016.

PROCÓPIO Argemiro. *L'Amazonie et la mondialisation, essai d'écologie politique*. Paris : L'Harmattan, 2000. 272 p.

RIBEIRO Darcy. *Os índios e a civilização : a integração das populações indígenas no Brasil moderno*. São Paulo : Companhia das letras, 1996. 559 p.

RIBEIRO Darcy. *As Américas e a Civilização — processo de formação e causas do desenvolvimento cultural desigual dos povos americanos*. São Paulo, Companhia do bolso, 2007. 528 p.

RIBEIRO Darcy. *Utopia selvagem: saudades da inocência perdida: uma fábula*. São Paulo : Global, 2014. 150 p.

SANTOS LUZIA APARECIDA Oliva dos. *Percurso da indianidade na literatura brasileira : matizes da figuração*. São Paulo: Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho, 2009. 447 p.

SCOTT Paulo. *Habitante irreal*. Rio de Janeiro : Editora Objetiva, 2011. 262 p.

SCOTT Paulo. *Ithaca road*. São Paulo : Companhia das Letras, 2013. 110 p.

STÜHRENBURG Michael, KOZYREV Yuri. Un barrage appelé Monstre. *Géo*, n°408 (février 2013). 52-63. 132p.

TICEHURST Simon *et al.* A cidade como lugar de afirmação dos direitos indígenas. *Comissão pro-índio de São Paulo*(2013), disponible sur <http://www.cpis.org.br/pdf/IndiosnaCidade.pdf>, consulté le 20 octobre 2015.

THOMAS Almeida Inês. Existe no Brasil um holocausto da etnia indígena. *Berlinda.org* (2013), disponible sur <http://www.berlinda.org/pt/reportagens/leituras/paulo-scott-existe-no-brasil-um-holocausto-da-etnia-indigena/>, consulté le 20 août 2016.

VIEIRA Antônio. Sermão do Espírito Santo. *Domínio público*, disponible sur http://www.dominiopublico.gov.br/pesquisa/DetalheObraForm.do?select_action=&co_obra=16396, consulté le 20 octobre 2015.

Résumé : Dans les romans *Habitante irreal* et *Ithaca road*, l'écrivain Paulo Scott met en scène des personnages métis porteurs d'une tension aussi bien culturelle que territoriale. Désaxés, exclus, ils attirent l'attention sur une réalité sociale et mettent aussi en question les contradictions de la société contemporaine. Cet article propose d'étudier la figuration des phénomènes géographiques et psychologiques de déterritorialisation subis par les personnages.

Mots-clés : Paulo Scott, littérature contemporaine, Brésil, territorialisation, déterritorialisation.

Abstract: In *Habitante irreal* and *Ithaca road*, the writer Paulo Scott stages Indigenous characters that convey a cultural as well as a territorial tension. Misfits, excluded, their situation brings attention to a social reality and questions our Western vision of the world and the contradictions of contemporary society. This article explores the effects of geographical and psychological deterritorialization on the characters.

Keywords: Paulo Scott, Contemporary literature, Brazil, Territorialization, Deterritorialization.

Cécile Sidery est doctorante à l'Université Bordeaux Montaigne, au sein de l'équipe d'accueil AMERIBER-GIRLUFI. Son travail, effectué sous la direction de Madame le Professeur Ana-Maria Binet, porte sur l'Amérindien dans le roman brésilien, sur l'histoire de sa représentation et plus particulièrement sur la poétique de l'altérité qu'elle suscite dans la littérature contemporaine.

Cécile Sidery is a PhD student at University Bordeaux Montaigne, France, research team AMERIBER-GIRLUFI. Her work, under supervision of Professor Ana-Maria Binet, analyses the history of the representation of the Amerindian in the Brazilian novel, and more specifically the poetics of alterity related to this character in contemporary literature.